DISCUSSION

M. BERR. — Je remercie M. Vernière de son exposé, à la fois si scientifique et si littéraire. Il nous a fait une très belle conférence. Et détail amusant : je reconnais le professeur qui a l'habitude de faire des cours dans un temps limité; il y a exactement une heure qu'il a commencé à parler. Il a du XVIII^e siècle une connaissance remarquable, et avec les deux conférences d'aujourd'hui nous avons un grand et beau chapitre de l'histoire intellectuelle de cette époque.

Vous nous avez cité beaucoup de textes intéressants; vous nous avez montré les conditions intellectuelles, le milieu psychologique, dans lesquels est née l'*Encyclopédie*. Je ne veux pas empêcher vos autres auditeurs de parler : autrement, sur certains points de détail je vous chicanerais quelque peu. Mais ce n'est pas essentiel. Je réserve cela pour un jour où nous pourrions causer en tête-à-tête.

M. Vernière tout à l'heure a parlé d'un livre qui devait paraître : ce livre, le voici. C'est un *Diderot* d'Edouard Herriot : il a donné des extraits de Diderot et mis en tête une préface d'une quarantaine de pages, qui est extrêmement intéressante. Edouard Herriot est le président de notre Conseil d'administration; il est avec moi le seul survivant de la réunion provoquée, il y a vingt-cinq ans, par mon très cher ami le président Paul Doumer, et où le Centre a été créé. Des discussions d'un autre ordre le tiennent loin des discussions qui ont lieu ici; peut-être aimerait-il mieux être ici que là où il est!

Pour le rendre présent, je veux vous lire une partie de la dernière page, où il parle de l'*Encyclopédie*. C'est une citation de Diderot, et elle viendra bien en conclusion de ce que nous a dit M. Vernière.

Diderot s'écrie : « Heureux le temps où les maîtres du monde auront tous compris que leur sécurité consiste à commander à des hommes instruits! Les grands attentats

n'ont jamais été commis que par des fanatiques aveuglés. (Comme cela répond bien aux événements récents!) Oserions-nous murmurer de nos peines, et regretter nos années de travaux, si nous pouvions nous flatter d'avoir affaibli cet esprit de vergogne, si contraire au repos des sociétés, et d'avoir amené nos semblables à s'aimer, à se tolérer, et à reconnaître enfin la supériorité de la morale universelle sur toutes les morales particulières qui inspirent la haine et le trouble, et qui rompent ou relâchent le lien général et commun. Tel a été partout notre but. » « De cette œuvre immense, conclut Edouard Herriot, et aujourd'hui encore injustement méconnue, Diderot a été, pour employer un mot simple qu'il eût aimé, le meilleur ouvrier. »

Je demande maintenant qui veut prendre la parole. M. Bréhier est là : je vais lui demander d'apporter son écot à cette belle journée.

M. BRÉHIER. — Je n'ai absolument rien à dire, sinon à admirer.

M. BERR. — Et M. Benda, qui, par une erreur inexplicable, n'avait pas reçu le programme et que nous regrettons de ne pas avoir vu ces jours-ci.

M. BENDA. — Je parlerai dans huit jours et je dirai tout ce que j'ai à dire sur cette question.

M. BERR. — Et l'amiral Ferrier?

Amiral FERRIER. — Aujourd'hui j'ai tant appris que je vais demander à réfléchir. Je suis bien prudent!

M. BERR. — M. Bayer?

M. BAYER. — Je n'ai rien à dire aujourd'hui. Mais M. Koyré devrait dire quelque chose sur le newtonianisme. Il est là et se dissimule quelque peu!

M. BERR. — Le moment est venu où nous vous entendrons avec plaisir.

M. KOYRÉ. — Il est déjà très tard, et cela nous ferait remonter le cours de l'histoire après la conférence que nous venons d'entendre.

M. BAYER. — Le temps de la synthèse est réversible.

M. KOYRÉ. — Ce ne sont pas des choses que l'on peut dire en quelques mots.

M. BERR. — M. Rochot?

M. ROCHOT. — Rien à dire!

M. LEHMAN. — Une simple question : est-ce que l'Écossais Ramsay dont vous avez parlé tout à l'heure est le même per-

sonnage qui fut membre du Club de l'Entresol fondé par l'abbé Alary?

M. VERNIÈRE. — Oui, c'est le même.

M. LEHMAN. — Je voudrais poser une seconde question. Je veux demander si, dans le livre publié dans la Collection des chefs-d'œuvre méconnus, par M. Gilbert Maire, intitulé *L'Entretien de Diderot et de d'Alembert*, suivi par *Le Rêve de d'Alembert*, on ne trouve pas exprimé un peu ce que vous avez exposé si éloquemment tout à l'heure, c'est-à-dire un léger antagonisme entre Diderot et d'Alembert?

M. VERNIÈRE. — J'ai très présente à l'esprit la préface de M. Gilbert Maire, dans les chefs-d'œuvre méconnus, et je ne crois pas que ce soit seulement sur ce point qu'il insiste : il est beaucoup plus violent contre Diderot, il nie toute valeur scientifique à Diderot pour ne lui reconnaître qu'une valeur littéraire. Je n'ai pas voulu donner cette impression-là.

M. BERR. — Les exposés que nous avons entendus étaient si riches et si brillants qu'il semble que personne n'ait plus rien à demander. On est comblé.

M. BAYER. — Je voudrais peut-être, tout de même, poser une question à M. Vernière, à propos justement de l'opposition que M. Berr marquait si fortement au début entre l'esprit de synthèse et l'esprit de système.

J'ai l'impression que, malgré la virtuosité avec laquelle un Condillac, par exemple, détruit les systèmes dans son *Traité des Systèmes*, et peut-être dans l'éclairage que nous aurons sans doute, bientôt, par un certain nombre des articles, encore inédits, de l'édition que nous avons demandé à Georges Leroy de restituer, j'ai l'impression que l'esprit de système traité par un analyste comme l'était Condillac, c'est-à-dire dans la perspective d'un empirisme dévitalisé, est, si je puis m'exprimer ainsi, beaucoup plus abstrait, c'est-à-dire encore dans la perspective d'un homme qui réduit la logique à une grammaire et l'appelle lui-même une analyse logique. Je me demande si la vertu de ce système destructeur de systèmes n'est pas encore vivante en plein XVIII^e siècle, et si cet esprit de système qu'il condamne n'est pas à la racine de toute l'abstraction qui subsiste toujours. De telle sorte que des gens comme Condillac, par cette abstraction, sont peut-être encore plus de l'âge métaphysique que le jeu qu'on condamnait.

M. VERNIÈRE. — Je suis absolument de votre avis. Il est ca-

ractéristique que Condillac lui-même suggère l'hypothèse de la statue.

M. BAYER. — Et en sens inverse — pour en revenir à ce que disait l'amiral Ferrier, l'autre jour — il me semble que cette vertu expérimentale et techniciste qui est dans l'*Encyclopédie*, par ce côté concret même, apporte toutes les évasions sur l'esprit de synthèse, par opposition à l'esprit de système qui est justement abstracteur au milieu du siècle.

M. BERR. — J'ai dit qu'il y avait des systèmes qui contenaient des parties de synthèse, et j'ai dit qu'il y a des synthèses dans lesquelles il peut rester quelque chose des systèmes antérieurs. Mais j'ai dit aussi que la synthèse, telle que je la conçois, telle que le Centre de Synthèse est créé pour y travailler, c'est la somme unifiée des connaissances; que l'esprit de synthèse peut se trouver dans des œuvres antérieures, — l'esprit de synthèse, c'est-à-dire la recherche de la synthèse, la hantise de la synthèse — sans que la synthèse soit réalisée pleinement. J'ai dit, enfin, que, à mesure que les connaissances s'amassaient, d'étape en étape, de période en période, il pouvait y avoir des synthèses réalisées, de plus en plus heureuses.

Mais je crois — je vous demande pardon de cet orgueil — je crois qu'ici — j'essayerai de vous le montrer le 9 juin — nous avons fait de la synthèse véritable, aussi complète qu'à l'époque actuelle on peut la réaliser. Car je n'ignore pas, bien entendu, que nous ne sommes pas complètement renseignés sur toutes choses, que nous n'avons pas le dernier mot des choses, et que la science continuera à progresser, que la synthèse, par conséquent, deviendra de plus en plus ample, de plus en plus en rapport avec l'immensité de l'univers, et avec l'infiniment petit aussi de cet univers.

Quant au système, considéré d'une façon absolue, — j'ai donné la définition du mot « système » non pas d'après moi, mais d'après Lalande, d'après Planck, d'après Claude Bernard, — il répond à un besoin d'organisation des idées, mais non pas à un besoin de vérité positive. Le système peut embrasser — et le fait souvent — une part de vérité, mais la construction dans son ensemble n'est pas absolument vraie.

Alors, je conçois très bien, non seulement qu'il y ait des parcelles de synthèse ici ou là, mais d'autre part, que la méthode suivie par tel ou tel penseur ait pu servir, et servir d'une façon très efficace, à la constitution de synthèses aussi complètes que le permet le temps.

M. BAYER. — Oui, mais je suis très frappé justement, dans l'exposé de M. Vernière, que ce soit du côté de l'*Encyclopédie* que sont les essais de synthèse, malgré tous ces essais partiels. Il est évident que ce qui est au centre de cela, c'est l'esprit de synthèse considéré comme un esprit de système. Cela est remarquablement étudié dans cette étude expérimentale de la nature : très précisément tous ces naturalistes qui gravitent autour de l'*Encyclopédie*, chez des hommes comme Réaumur, malgré leur amour des classifications, ils sont emportés dans l'esprit de synthèse même. Je suis très frappé de ce que M. Vernière nous disait à ce propos-là. C'est chez eux qu'est la synthèse, et précisément par ce goût du concret et de l'expérimental, et au fond peut-être de la technicité.

M. BERR. — On peut reconnaître que des travailleurs qui n'ont pas fait la synthèse ont été animés de l'esprit de synthèse; et du reste, M. Vernière, d'une façon très nuancée, en montrant ce qui n'était pas synthèse dans l'*Encyclopédie*, a fait la part de la préoccupation de synthèse, surtout chez Diderot.

Si personne n'a plus rien à dire, je lève la séance, en remerciant, une fois de plus, tous ceux qui ont pris part à la discussion.